

# LA CHÈVRE ET L'ENGOULEVENT avec un lexique de l'allaitement en huit langues

François POPLIN<sup>(1)</sup>

À Jean Christian Dumont, dans la reconnaissance commune de J. André auteur des *Noms d'oiseaux en latin* et du *Vocabulaire latin de l'anatomie*

**Résumé** – L'engoulement tête les chèvres et cela les rend aveugles, telle est la forme canonique du conte, qu'on fait remonter à Aristote. Cela est vrai pour la première partie, la seconde provient d'une mauvaise lecture de son texte.

La première partie est une légende qui, loin d'être propre à Aristote, est portée par un grand nombre de traditions populaires et s'inscrit dans beaucoup de langues par des appellations de l'oiseau telles que tête-chèvre. La chèvre en détient la spécificité. Cela est dû à la particularité de sa région postérieure, d'aspect très semblable à la région antérieure de l'engoulement bec ouvert. Cette similitude fait le lien.

Pour ce qui est de l'aveuglement, thème beaucoup moins répandu, sans grande assise dans les traditions, il s'agit en fait d'obstruction du trayon (sa lumière est bouchée) à côté du tarissement (cessation de la production par la glande mammaire). Aristote percevait les deux aspects, tout comme la médecine vétérinaire quand elle parle de mammite et de thélite. Cette distinction n'étant pas facile à faire observer, l'obstruction du trayon a fait dire par confusion que la chèvre elle-même était bouchée, aveuglée.

Tout cela se déploie dans les langues d'une manière qui nécessite une collecte des termes de l'allaitement.

Le bonheur d'avoir trouvé la solution de l'énigme qui va être présentée, et que je portais en moi depuis des années, me met en état de méditer sur la manière dont les choses viennent à l'esprit, et à constater une fois de plus que les circonstances n'y sont pas pour rien. De fait, elles inscrivent la recherche dans un temps général, extérieur, ainsi que dans un temps intérieur, personnel, celui du développement de l'individu chercheur.

Au plan général, nous aurons connu au cours des dernières décennies le passage de la photographie argentique à la numérique, ce qui fait disparaître une belle illustration du terme *émulsion*. C'est en effet une émulsion argentique couvrant la pellicule (*film* en anglais) qui permettait le fonctionnement du système. Il reste, pour trouver d'autres exemples d'émulsion, à se rabattre sur la mayonnaise et sur le lait, qui est une suspension de globules lipidiques dans une eau protéinée; et, arrivant à lui, on trouve dans les choses la raison même du mot: il est le produit de la *mulSION*, terme savant pour la traite des femelles laitières. Le *é* qui précède a valeur de *ex* en latin, et se retrouve dans *émission*, *éjection* et bien d'autres; *mulSION* appartient au verbe latin *mulgere*, traire, à sa forme *mulsum* (supin), qui sert à désigner le produit. (2)

De sorte qu'il n'y a pas plus émulsion que le lait quand il est tiré. C'en est l'éponyme.

De l'évolution générale, je passe à celle d'un étudiant en biologie il y a un demi-siècle, qui n'avait pas reçu *mulgere* dans son bagage latin d'études secondaires. Arrivant à l'oiseau nommé *Caprimulgus* en nomenclature latine scientifique, il se trouve bien démuni pour comprendre ce terme, pour le disséquer en ses parties constitutives. Tout au plus peut-il entendre dans son début une évocation d'une île enchanteresse de Méditerranée, sans trop se douter encore que son nom pourrait tenir aux caprins, ni se soucier d'où elle se trouve exactement; les années lui apprendront qu'elle est en vue de Naples, Néapolis en grec, et que son nom aussi pourrait être grec, et venir plutôt des porcins, avec *kapros*, le suidé mâle, le sanglier. Mais la désignation latine de cette île, *Capreae*, semble bien rendre l'avantage aux chèvres. Il reste qu'en composition, le mâle *caper* bouc et la femelle *capra* donnent tous deux *capri-*. L'usage complète en sous-entendu: le Capricorne, puisqu'il est remarquable par ses cornes, les a fort grosses et ne peut être que mâle, et le *caprimulgus*, s'occupant de lait, ne peut guère en tirer que de femelles caprines.

La désignation française savante accolée à

---

1 ) 6 Bd de Port-Royal 75005 PARIS, Courriel: francois.poplin@mnhn.fr

2) Je laisse ce paragraphe dans sa prime rédaction, avec son explication naïve de "é" et le mot *mulSION* tel que je l'ai reçu, alors qu'émulsion aurait été plus juste, étymologiquement, mais moins compréhensible parce que s'attachant à un produit, le lait, et non plus à une action, celle de traire. Ce sens actif est

---

pleinement celui de *mulSION*, mais c'est une réfection datée de 1560. Il vaut mieux considérer que le cheminement est parti d'*emulgere*, encore sensible dans l'italien *smungere* et ayant pour supin *emulsum* (*mulsum*, dans le dictionnaire de Gaffiot, est mis pour ce terme). Je remercie MM. P. Flobert et J. Trinquier de m'avoir aidé là-dessus.

*Caprimulgus* est Engoulevent, et il y a entre les deux termes une telle irréductible disparité que cela ne déclenche pas la recherche étymologique. En fait, cette désignation, imposée par l'*Histoire naturelle* de Buffon sous la plume de Guéneau de Montbeillard, est une imposture. C'est une des appellations vernaculaires élevée en grade pour lutter contre une autre beaucoup plus répandue et jugée malsonnante, celle de tête-chèvre. Ce choix (1) en faveur d'une expression plus relevée est venu masquer le jeu naturel du langage et faire un mystère de ce qui est resté à ciel ouvert dans d'autres langues, à commencer par la sœur latine du français: en conservant *succhiacapre*, l'italien continue de dire ce qui est une évidence générale dans les langues: cet oiseau peut apparaître comme un tuteur de chèvres, un suceur au sens de l'allaitement que sucer a eu fortement dans les siècles passés, remontant au latin *sugere*. Ailleurs, il sera un trayeur de chèvres, en allemand par exemple avec *Ziegenmelker*.

Aussi, venir exposer devant un auditoire à composante italienne, et un lectorat de même, que l'engoulevent est un tuteur de chèvres n'a rien de la révélation; cela ne vaut que pour des oreilles et des yeux français. Il leur faut ce bain préparatoire, comme celui de la photographie argentique. La perception italienne n'a pas besoin de cela, elle est en direct, comme la photographie numérique. Le titre des présentes pages serait en italien *La capra e il succiacapre*, en anglais *The goat and the goat-sucker*, en allemand *Die Ziege und der Ziegenmelker*; autant dire *La chèvre et le tête-chèvre* en français. Une remarque s'impose devant cette série brève autant que didactique: quel que soit le mode d'obtention du lait, buccal ou manuel, il reste constant que ne sont concernés que la chèvre et que l'engoulevent, et qu'elle et lui sont en couple au moins grammatical. Ce point est évident dans le deuxième stade, celui de la traite, où l'oiseau se trouve référé au chevrier, mais cela vaut aussi pour le premier âge, où le renvoi se fait au nourrisson: ce terme est purement masculin (il n'y a pas plus de \*nourrissonne qu'il n'y a d'\*engoulevente), ce qui invite à chercher ce qu'il en est dans d'autres langues. L'idée derrière cela est que la relation de couple existe aussi entre la mère allaitante et l'enfant allaité, que celui-ci soit d'elle ou non et qu'il soit fille ou garçon. En grec ancien, le *trophimos* est au masculin, et *thremma* est neutre, ce qui n'est pas plus mal. En grec moderne, *brephos* est neutre. En latin, *alumnus*, -a, -um se présente comme un adjectif, pouvant se mettre (: accorder ou substantiver) aux trois genres (Gaffiot), et il est rendu comme substantif masculin (Sommer, Edon) sans doute parce que cette traduction se situe dans la perspective française. L'italien (avec *poppante*) et l'espagnol (avec *bebé*) semblent faire aussi le choix du masculin, ce que fait nettement l'allemand (*der Säugling*). Pour l'anglais, il faudrait voir les prénoms substitutifs (*Does the baby/Baby play with his, her, it's toy?*). En français, qui a fait de *baby* bébé, le terme est masculin et avec lui tous ses semblables, nouveau-né, nourrisson,

---

1) Son caractère aristocratique transparaît dans le texte par le jeu de la minuscule de "peuple" et de la majuscule de "Savants": "j'ai rejeté les noms de tette-chèvre, de crapaud volant, de grand merle, de corbeau de nuit et d'hirondelle à queue carrée, donnés par le peuple ou les Savants".

poupon, petit, enfant, que donne le petit Robert. Je croyais que "cette enfant qui n'y songeait guère" de Musset vivait encore, mais les dictionnaires actuels ne la donnent plus.

Comment "engoulevent" a-t-il pu être jugé de beau langage? Il sent tout de même la gueule ("avalement" serait plus joli), mais deux liens avec l'extérieur ont pu le favoriser, une certaine consonance bretonne, comme pour le Morvan, et un rappel paronymique d'engouffrer. Cet oiseau file la nuit dans les nuages de petits insectes volants comme la baleine dans ses bancs de crill, gueule ouverte comme une épuisette ou un filet à papillons d'entomologiste. Et cette considération générale se double d'une circonstance personnelle que je suis heureux de faire partager. La 403 Peugeot du Docteur Labasle, vétérinaire à Buzançais, qu'il m'arrivait de remplacer vers la fin des années 1960, allait bien sur les routes de la Brenne, que j'adorais. Elle avait une calandre en ellipse basse, un peu en bouche de raie manta. Un jour, j'y ai trouvé un malheureux oiseau déjà à demi-desséché. C'était un engoulevent. Comme dans la pêche au lamparo, les phares avaient attiré des insectes, il avait suivi, et la machine roulante avait tout terminé. Cela m'a profondément marqué, et comme ce pays est un pays de chèvres (Levroux est proche, Valençay et Pouligny-Saint-Pierre ne sont pas loin) en même temps qu'un des berceaux de ma famille, je crois que là se tient une racine de mon intérêt pour le sujet.

Cinquante ans plus tard et au bout d'une autre nuit, je m'apprête à rouvrir le dossier pour y retrouver les appellations de l'oiseau que j'ai consignées. La plupart sont dans des publications préexistantes comme la *Faune populaire* d'Eugène Rolland, mais si les mots s'y trouvent, la raison des mots n'y est pas toujours donnée. C'est à elle qu'il s'agit de remonter, et je me revois empoignant autant de dictionnaires que possible, notamment dans la grande salle Labrousse de la Bibliothèque Nationale rue de Richelieu. Après une dizaine de langues, l'entreprise devenait difficile. En 1990, Michel Desfayes m'a obligeamment communiqué les pages de l'engoulevent qu'il a publiées depuis, mais je dois avouer qu'il y a là un amoncellement dont je suis loin d'être venu à bout. Tout récemment, je me suis avisé d'interroger Wikipédia, nouveauté des temps présents comme la photographie numérique. Cela ajoute une récolte abondante, mais dont les termes, là encore, sont loin d'être tous explicités. Il n'y a pas même les articles pour donner le genre.

Un aspect particulier de l'engoulevent est apporté par les appellations telles que chauche-branche, qui mettent en correspondance le côcher (anc. fr. caucher, du lat. *calcare*) des oiseaux mâles juchés sur la femelle et le poser de l'engoulevent en long sur la branche. Cette image mentale d'une attitude corporelle appartient à la perception architecturale de la chèvre notamment dans l'instrument de levage qui porte son nom et dans le chevron de charpente où ce nom est présent aussi, c'est-à-dire de pièces de bois obliques contrairement à la poutre (de *pultra*, pouliche), horizontale, et à la colombe (de *columna*, colonne), verticale. (2) Cette posture de l'engoulevent en rapport

---

2) Cette partie du bestiaire de l'outillage, de l'*instrumentum* est pétrie de cheval et d'ovin pour des éléments horizontaux soit statiques, qui sont des supports (poutre, cheval d'arçons, chevalet;

avec le coït et les caprins n'est pas éloignée du grec *αιγοβάτης, αιγιβάτης* "qui saillit les chèvres", ce qui va dans le sens de la mise en couple, plus que grammaticale cette fois, de la chèvre et de l'engoulement, et ce qui peut intéresser la relation lactée dans la mesure où, pour avoir du lait, il faut commencer par engrosser la chèvre. Mais l'engoulement est dépeint comme furtif, plus comme un voleur de lait que comme un géniteur galactogène, un producteur de lait par reproduction.

Un autre thème est à prendre en compte du côté des caprins, celui de la montagne. Il est d'autant plus important qu'il est présent dans le passage-clé d'Aristote (H.A. IX 30), fondamental dans la mesure où c'est la plus ancienne des multiples versions de l'énigme ayant pu circuler qui nous a été conservée. Les caprins sont à ce point des grimpeurs qu'il n'est pas de meilleur rendez-vous à leur donner que sur les sommets. Même si cette localisation est une vue de l'esprit pour ce qui est de l'engoulement, il faut retenir qu'elle est dans celui d'Aristote, dans cet esprit grec où la chèvre est une petite reine des hauteurs. Et, à tout prendre, cette localisation est bien moins futile que les deux éléments d'environnement dont je vais parler maintenant.

On dit, on peut lire que le lien entre la chèvre et l'engoulement est fait par les broussailles, les taillis, où tous deux se trouvent bien, donc s'y retrouvent; pour aller au bout de cette logique, il faudrait pouvoir ajouter que ce bien être commun est exclusif de toute autre espèce. Or, un autre mammifère vit dans ce même environnement, de manière plus certaine que la chèvre, le chevreuil, qui lui ressemble beaucoup, et nul ne dit que la chevrette soit tétée par l'engoulement.

On dit aussi que les mouches font la liaison, les chèvres les attirant et elles attirant à leur tour l'engoulement. Mais la chèvre est loin d'être seule à exercer ce pouvoir attractif qui accable tant d'autres bêtes, comme le cheval, aux temps chauds.

Voici l'énigme, pour l'essentiel:

Aristote, H.A. IX 30, trad. P. Louis, Coll. C.U.F. Éd. Les Belles Lettres, 1969, 97: Il [l'engoulement] vole vers les chèvres pour les téter et c'est ce qui lui a valu son nom [de tête-chèvre]. On prétend qu'une fois qu'il a fini de sucer la mamelle, celle-ci se tarit et que la chèvre devient aveugle,

Pline, H.N. X 115, trad. E. de Saint-Denis, Coll. C.U.F., Les Belles Lettres, 1961-67-68: Ils entrent dans les

---

mouton de cloche), soit dynamiques (bélier d'assaut), et pour des éléments verticaux, à leur tour statiques (chevalement) ou dynamiques (mouton à enfoncer les pieux, saut-de-mouton de route ou de voie ferrée, qui peut être regardé aussi comme statique, alors que "sauter comme un cabri" est purement dynamique). L'entremêlement montre qu'horizontalité et verticalité vont ensemble, s'opposant à l'obliquité des caprins, du cabrer même, littéral, de l'étalon dans la saillie, où il se met en position intermédiaire entre horizontale et verticale (du cheval debout, à corps horizontal, et du cheval tout debout comme un homme). Le mouton de cloche était jadis doté de motilité, dans le balancement de la cloche, et non de mobilité (il ne se déplaçait pas); il est aujourd'hui immobile, un dispositif électro-mécanique frappant la cloche désormais dormante.

étables des bergers et vont s'attaquer aux mamelles des chèvres pour sucer leur lait; ce dommage épuise le pis et rend aveugles les chèvres ainsi traites.

Les verbes employés pour l'obtention du lait dans les deux passages sont:

- dans Aristote: *thélazô* *θηλάζω*, verbe généraliste, qui couvre même les deux aspects de donner du lait et d'en recevoir, et dont la composition tient au mamelon (bout du sein) de la femme, au trayon des femelles laitières. Cela donne un jeu des mots très ouvert pour le sens, pouvant aller de l'allaitement direct, oral, humain et de celui des bêtes par la tétée, à l'allaitement indirect, passant par la traite; ce qui permet de regarder l'engoulement comme tétant la chèvre et aussi comme la trayant à la manière d'un humain.

- dans Pline, deux verbes: *sugo*, *-ere* sucer, puis *mulgeo*, *-ere* traire; le texte passe de l'un à l'autre, faisant la progression.

Plutôt que battre les buissons et regarder voler les mouches, mieux vaut chercher ce que les deux êtres ont en eux qui les rattache et de particulier que les autres n'ont pas. La confrontation est à faire avec des semblables proches pour que la recherche des particularités n'ait pas à se perdre dans un trop vaste champ de différences, et il convient de commencer du côté de la chèvre parce que c'est elle la meneuse, le centre d'intérêt de l'intrigue, s'agissant de lui ravir son lait. Il se trouve qu'elle a une voisine morpho-fonctionnelle proche, la brebis, et que le lait de celle-ci n'entre pas dans ce jeu. Jamais il n'est question d'elle à propos de ce garnement d'engoulement, et cela est d'autant plus remarquable que ce n'est pas remarqué dans ce qu'on peut lire sur le sujet. La chose à trouver est là, entre elles deux, chèvre et brebis, et se tient dans la discrétion; elle est de l'ordre de l'évidence qui crève les yeux.

Aussi n'est-ce pas vers les cornes qu'il faut aller, qui font la différence la plus flagrante, la brebis n'en ayant pas, mais à l'opposé, vers le siège du lait, avec tout ce que "siège" peut comporter, y compris la situation, paradoxale par rapport à l'être humain, d'une fontaine du lait postérieure, en rapport avec les membres pelviens. Arrivé là, il semble qu'on fasse fausse route, la mamelle ne faisant guère de différence entre chèvre et brebis, sinon en développement. Mais ici veille La Fontaine au seuil de sa fable IV, 15 pour me dire de revoir cette phrase: sa *traînante mamelle* de bique l'emporte en longueur sur celle de la brebis de beaucoup, ce qui donne une bonne distinction. J'en étais à dire qu'il fallait revenir au point de départ, à la tête, pour en repartir dans une vision globale, plus complète de l'animal, sans oublier l'arrière ni délaissier les cornes, et en cherchant ce qui pourrait être en correspondance discrète avec celles-ci. En vue de profil, comme il convient pour les animaux, ces appendices céphaliques trouvent à l'autre extrémité de la ligne cervico-dorsale un symétrique avec la queue qui rebique vers le haut et l'avant, comme les cornes vers l'arrière. Le verbe français rebiquer est posé là à dess(e)in, comme un plein de plume appuyée après le délié de la ligne du dessus de l'encolure à la croupe. Les ovins n'ont pas cela, la brebis est sans cornes et leur queue est longue et pendante, peu

mobile, et non pas brève et rebroussable.

Or, cette queue si caractéristique de la chèvre, à l'arrière et au-dessus, trouve un bon point de concordance à l'avant et sous la tête avec la barbiche, non moins caractéristique des caprins. Cette diagonalisation fait chercher son complément inverse en revenant aux cornes et à la mamelle, et il se découvre qu'elles sont également paires: la chèvre est dicère et dimaste, contrairement à une antilope tétracère des Indes qui porterait mamelle de vache sacrée, le pis bovin étant à quatre quartiers. Il ne faut pas hésiter à parler de chiasme caprin avec cornes géminées et mamelle à deux trayons d'une part (la notion de corne d'abondance aide à penser ainsi, par la richesse du lait) et, d'autre part, barbe et queue pointant respectivement vers le bas à l'avant et vers le haut à l'arrière, au contraire des cornes et de la mamelle. Il est à remarquer que ce chiasme est le croisement de deux couples d'organes pairs et impairs. Cela fait un tout fortement charpenté, à quatre "points cardinaux", quatre sièges de la distinction des femelles ovine et caprine. Ce chassis étant établi, la région de la chèvre intéressant l'engoulement peut être abordé en sûreté.

La vision postérieure est celle que le pousseur de troupeaux a sous les yeux et c'est là que la chèvre se montre le plus: alors que la laine fait de la queue longue et tombante de la brebis un cache-misère efficace, comme une queue de cheval à tous crins, la chèvre n'a qu'un moignon aplati triangulaire, qui ne cesse de se relever et s'abattre comme un couvercle de boîte à sel. Le dessous est fait de peau glabre en continuité visuelle avec ce qui suit plus bas, jusqu'à la racine de la mamelle, et qui est percé de deux orifices superposés. Le schéma d'ensemble est un losange sur pointe dont le triangle supérieur est laissé à la peau du dessous de la queue, nue et fine comme une basane, tandis que le triangle inférieur voit cette peau passer à de la muqueuse, fendue verticalement par l'orifice génital que surmonte l'orifice anal.

---

1) Elles se rejoignent chez les oiseaux comme les pigeons, dont les petits têtent le lait de jabot (des deux parents). L'examen récent d'images (photographies et surtout vidéos) sur internet, en tapant "allaitement pigeon", amène à enrichir cette note. Les pigeonneaux viennent boire au coin du bec, et quand ils sont deux, ce qui semble souvent le cas, cela donne une symétrie saisissante telle qu'il ne suffit plus de parler de frères de lait, mais de jumeaux homolactiques (ils sont de mêmes géniteurs, de la même couvée et non seulement du même lait, mais des mêmes tétés). Cela fait penser à des scènes d'allaitement de jumeaux antiques, un dans chaque main et à chaque sein, et le fait que les deux parents pigeons remplissent la même fonction laitière renforce l'effet de symétrie. Le genre l'emporte sur la distinction des sexes. Le renvoi au genre humain se trouve facilité par la position pectorale du jabot, avec renforcement métaphorique par l'ornement vestimentaire du même nom.

Un autre fait, d'une importance profonde, doit être pris en compte, au nom même de la profondeur: la préparation du jabot à donner du lait (fonction galactogène de sa muqueuse) est déclenchée par la perception des mouvements des oisillons dans l'œuf par les deux parents qui couvent alternativement. Ils ressentent cela en eux, il s'agit de sensibilité proprioceptive, qui est le premier de nos sens, puisqu'il commence dès l'embryon. Un peu de même, l'appel du nourrisson désirant sa tétée retentit dans sa mère par la voie des nerfs acoustiques, et la voici qui sent monter son lait.

Le même schéma postérieur de chèvre à queue relevable se retrouve sur l'engoulement de face quand il "ouvre un large bec pour attraper ses proies", il est délicieux de suivre Maître La Fontaine nous parlant du corbeau, avec ceci de particulier que "corbeau de nuit" est une des désignations de l'engoulement. Il faut entendre "large" à l'ancienne, dans un sens de générosité comme dans *larga manu*, ce qui, pour un oiseau, converge avec "à gorge déployée". Le losange sur pointe se reconstruit comme suit: le triangle du haut est la valve supérieure du bec, au palais tapissé d'une muqueuse décrite comme enduite d'une sorte de glu pour attraper les insectes, le triangle du bas est le plancher buccal fendu en long par l'orifice respiratoire mince, surmonté de l'entrée du tube digestif, là où se trouve son issue dans la description de la chèvre. Il ne reste plus qu'à ajouter un détail de plumage et de pilosité faisant cerise sur le gâteau: les poils qui frangent la queue de la chèvre se retrouvent dans les fines plumes filiformes débordant la valve supérieure du bec de l'oiseau, et Lévi-Strauss écrivant sur les engoulements d'Amérique désigne ces filaments non comme des plumes, mais comme des poils.

Voilà pour la ressemblance. Certes, il est rare de voir un engoulement bec ouvert, mais c'est le spectacle bien connu qu'offrent les oisillons attendant la becquée, et ce rappel de l'âge du nid rattache à l'âge du nourrissage lacté des mammifères. Becquée et tétée sont parallèles, avec inversion. (1)

Cette analogie de spectacle avec retournement antéro-postérieur de la chèvre à l'engoulement est l'essence de leur rapprochement (2); il trouve une existence forte

---

2) Il est besoin de veiller à la distinction de la chiralité et de la symétrie. La première, dont le nom vient de la main en grec, consiste en ce que main gauche et main droite sont de forme inverse, sans plus, où qu'elles soient, alors que la seconde implique une mise en correspondance spatiale comme pour les mains jointes. Faut-il voir les deux figures en losange de la chèvre et de l'engoulement comme indépendantes, simplement ressemblantes, ou comme en concordance dans l'espace ? Il semble juste et vrai de les envisager dans le cadre de l'organisation des deux êtres qui les portent, et de reconnaître que "voir une chèvre de l'arrière se confondre avec voir un engoulement de face" comporte que les deux images se superposent, s'accolent, et que l'organisme de l'engoulement se continue au-delà dans l'organisme de la chèvre, en situation de parturition commençante, comme si elle allait accoucher de lui. Au delà de l'extérieur, il y a un développement intérieur, dans le domaine de la sensibilité proprioceptive, viscérale, de sorte qu'il ne faut pas se limiter à ce qui est visible du dehors. Il y a plus que le spectacle; la notion d'image mentale, qui s'appuie sur la vision, a à intégrer les autres sens. L'olfaction, par exemple, n'est pas rien pour les caprins, pour leur prise en compte, et à l'audition de son bébé qui a faim, la mère tressaille et sent son sein se saisir; le rossignol de Colette dans *Les vrilles de la vigne* écoute en lui-même le prolongement d'une note éteinte. Ce sont les sensations tactiles profondes qui mènent la danse, et se déploient en un vivant va-et-vient entre parturition et lactation. Il faudrait parler ici du messager diligent - non: de la messagère qu'est l'ocytocine, mais je préfère, faute de temps et de place, la laisser à ses petits secrets intimes. Ceci cependant: je ne m'étais jamais enquis de son étymologie jusqu'à la rédaction du présent paragraphe. Elle pointe sur l'accouchement *tokos τόκος* rapide *ōkus ὄκος* avec le même adjectif que pour Achille aux pieds rapides. Que suis-je allé chercher par son talon/tendon le petit caprin que j'ai mis au monde et dans ce texte ?

dans l'accouchement, auquel l'humain préposé au soin des bêtes participe avec intensité. Cet événement, qui n'est pas spécifique des caprines, qui met au contraire en confraternité (il est regrettable que "consororité" n'existe pas) toutes les femelles mammaliennes en y associant ceux qui s'occupent d'elles, ce grand moment de la vie réalise la mise en acte de ce qui était en puissance dans la ressemblance, avec inversion aussi: le caractère goulu, la haute capacité d'engouffrement de l'engoulement devient celle des voies génitales à donner passage à ce qui va être bientôt cabri bondissant réjouissant la vue. Et c'est pour le chevrier le signal de l'arrivée du lait. Le même tableau anatomique blasonnant en losange signifie et unifie cet oiseau et cette parturiente bientôt allaitante en deçà même de leur nomination. C'est un jeu d'images mentales qui peut se mettre par suite en diverses langues et de diverses façons. La suite dans les faits d'élevage est que le chevreau au fin museau et la main pastorale adaptée entrent de connivence en mulsiion, et l'engoulement peut aller voir ailleurs. Lui qui prenait un malin plaisir à obturer les pis, j'y arrive bientôt, doit être vexé de voir la grande désobstruction de la parturition réussir et entraîner celle de la mamelle, la libération du lait. Devant ce lâcher de barrage lacté, la maigre opinion dont il a été fait état plus haut, que le mâle serait le maître de la lactation par la génération d'un nouvel être, tombe à plat. C'est la mise au monde qui régit. Le grand talent de metteuse en scène de la chèvre n'est pas tant de montrer la voie au bouc qu'à la main obstétricienne. Belle page pour ceux qui seraient capables de rattacher cela à la maïeutique. De façon plus praticienne, je voudrais simplement dire le plaisir vital qu'a cette main d'accoucheur sentant qu'elle arrive à passer, et que le petit jarret qu'elle prend entre pouce et index réagit; son petit propriétaire est vivant!

Il reste à parler de l'aveuglement. Quand je suis allé présenter le dossier dans le séminaire de Françoise Héritier au Collège de France le 5 janvier 1993, elle n'a pas manqué de poser la question. J'en étais au constat qu'en tarissant la source du lait, on tarissait la source du regard; peut-être ai-je été plus précis en parlant de fontaine du lait et de source du regard, mais je n'avais pas encore vu la fontaine de Jean de Bologne dans cette ville, où l'eau jaillit de la poitrine de figures féminines, de sorte qu'il vaut mieux en rester à la première formulation. J'ai parlé du tableau de Magritte faisant l'assimilation du visage et du torse féminin vus de face, dont l'essentiel est l'homologie des seins et des yeux. Mais je dois avouer que cela n'est guère allé plus loin depuis, et que le saut de la mamelle aux yeux continue de me paraître mal assuré. Je n'imagine pas la fermière de Brisepaille, près Saint-Genou (lieu rabelaisien, *Gargantua* VI), dont j'ai soigné les chèvres, me disant "Ah, Docteur, ça la tenait dans le r'mouëï [survivance de lat. *ruma*] et ça s'est porté sur les yeux".

Cet aveuglement est d'abord dans Aristote, plus exactement dans la traduction qui a été indiquée, à quoi je m'en suis tenu jusqu'à très récemment. Mais déjà, dans *On prétend qu'une fois qu'il a fini de sucer la mamelle, celle-ci se tarit et que la chèvre devient aveugle*, je ressentais une difficulté avec les *que* en cascade; le second était-il bien opportun? Ensuite, en ouvrant le dictionnaire de Bailly à ἀπο- et aux deux suites, -σβέννυσθαι et -τυφλοῦσθαι, j'ai constaté que, pour cette dernière, Élien (III, 39) ne reprenait pas la forme préfixée d'Aristote, et

qu'était donnée la traduction "sein" au lieu de "mamelle", plus correcte, ce qui appelait à faire attention. Il en est ressorti pour le texte d'Aristote τὸν μαστὸν ἀποσβέννυσθαι τε καὶ τὴν αἶγα ἀπο-τυφλοῦσθαι que la première partie était claire (il y a tarissement de la mamelle) et que la seconde demandait réflexion: il arrive à la chèvre (mais à quoi, en elle?) quelque chose touchant à l'aveuglement, restant à préciser parmi les divers sens que le terme peut prendre et qui ne sont pas tous ophtalmiques. Ainsi, le sens d'ébourgeonner, éborgner, s'il nous est limpide encore en arbori- et viticulture, où un bourgeon s'appelle aussi un œil, est tout de même très dérivé par rapport à la vision. Et un rayonnement métaphorique intense se trouve ouvert dans l'inversion du regard, c'est-à-dire quand l'occultation n'est plus celle du globe oculaire, mais celle des objets qu'il regarde, par divers écrans, ou quand un objet creux laissant passer le jour est compris comme œil (le creux peut être appelé lumière), ce qui va de l'ouverture dans un mur que l'on peut murer (fenêtre aveugle) aux plus fins canalicules de l'organisme, comme les canaux déférents (spermatiques) présents dans les *Problèmes* d'Aristote IV, 26, 2 avec le thème de l'obstruction et le verbe ἀποτυφλόω associé.

Dans ce domaine anatomique, celui de la splanchnologie, règnent les viscères creux, surtout ceux du tube digestif. L'aveuglement y a sa place, avec la notion de caecum. C'est une innovation de Celse (*intestinum caecum*) qui prenait modèle sur τυφλόν ἔντερον présent dans Aristote (P.A. 675 b 8, 676 a 5). J'ai, en écrivant cela, les yeux sur le livre ouvert p. 145 de J. André *Le vocabulaire latin de l'anatomie* qu'il m'a offert comme un dernier geste d'amitié. Le caecum est un boyau en doigt de gant, en cul-de-sac, et sa signification d'obstruction, d'obturation, de bouchage est dans la continuité de ce τυφλόν, que l'on trouve ainsi éclairé dans les dictionnaires épais, aussi bien dans la notice de l'adjectif τυφλός que dans celle du verbe de transformation active associé τυφλόω (1). Les abrégés en sont amputés.

Dans la première partie du passage d'Aristote, le lieu est connu, l'organe (mamelle) est désigné, contrairement à ce qu'il en est pour ce qui fait suite, avec la chèvre. Ou bien c'est l'organisme chèvre tout entier qui est affecté, ou bien une partie qu'il s'agit de trouver, et qui pourrait devenir évidente une fois décelée.

Un animal bouché est d'expression courante et forte, dramatique dans le cas du cheval, où il y va de troubles du transit intestinal, de ses coliques tant redoutées. Pour une chèvre, laitière essentielle, il ne peut guère s'agir que de son courant laitier. L'organe concerné est fait de deux parts, la glande mammaire et le trayon qui en est l'émissaire et qui s'ouvre sur l'extérieur. La pathologie souligne la distinction en parlant de mammites et de thélites. Aristote respecte soigneusement cette bipartition dans ses écrits, et cela assure la lecture du passage: le tarissement concerne le centre de production, de sécrétion qu'est la glande, l'obstruction porte sur le canal excréteur; de sorte que la chèvre est tarie (dans la masse de la

1) en I,2 de τυφλός et en 3 de τυφλόω -ῶ dans le Bailly. Dans la deuxième notice, la citation d'Élien serait mieux en 3 qu'en 2, l'action du verbe portant sur la mamelle, avec pour conséquence l'arrêt du flux de lait.

mamelle) puis bouchée (dans son effluent qu'est le trayon). Un parallèle aide à saisir ce procédé qui fait parler de l'organisme entier pour une partie, petite mais sensible: dans l'excision, il n'est pas parlé de clitoridectomie, de l'ablation dans la personne, il est dit, de manière détournée, que celle-ci est excisée, comme si c'était elle-même qui était retranchée.

Plinie semble donner dans la thèse de la perte du regard, et la manière dont la cécité fait son apparition dans son texte laisse l'impression qu'elle est importée dans le système d'Aristote. Il est à retenir qu'il conserve l'ordre d'enchaînement de son modèle, contrairement à ce qui va suivre.

Élien (III, 39) reprend Aristote en simplifiant, ce qui fait perdre en finesse, et en renversant les termes. Voici la traduction de l'édition Loeb:

*it* [l'engoulement, *the Goatsucker*] *makes the dug 'blind' and staunches its flow*

ce qu'A. Zucker reprend ainsi:

"il rend en effet leurs mamelles "aveugles" et tarit l'écoulement du lait"

Même avec un troupeau de chèvres, mamelle (μαστόν) est à laisser au singulier.

La traduction anglaise, avec *dug*, semble pointer sur le trayon, ce qui est un bien. Dans le détail, Élien dispose l'obstruction (sous le deuxième verbe d'Aristote, mais non préfixé) avec la mamelle (sans distinction du trayon), et met le tarissement (désigné par le premier verbe d'Aristote) en conséquence (voir note précédente). Il faut porter à son crédit la perception de l'obstruction en rétablissant ainsi: l'oiseau est un ingrat, car il bouche la mamelle et dès lors tarit son flux, mais son renversement de l'enchaînement est irréparable. Aristote énonce bien le tarissement en tête, puis le bouchage: l'oiseau épuise la mamelle puis la condamne.

Il est à souhaiter qu'une suite des recherches apporte d'autres occurrences des termes en cause, notamment de l'aveuglement, et il reste à voir s'il est des cas où la chèvre présente son œil, au lieu de jouer l'Arlésienne là-dessus. Pour le moment, il n'y a pas d'atteinte oculaire de la part de l'engoulement comme il y en a sur la mamelle, ce qui contribue à faire de l'aveuglement une chose insipide sans fondement. Et force est bien de constater que ce retentissement sur la vue n'existe pas ailleurs dans le vaste ensemble des dictons de la chèvre et de l'engoulement. J. André n'en parle même pas dans ses *Noms d'oiseaux latins*; sans doute aura-t-il conçu que cela n'appartenait pas à l'être de *caprimulgus*, prédisant en quelque sorte il y a cinquante ans (1967) les conclusions des présentes pages, sans que je l'aie lu, puisque Monsieur Dumont vient d'attirer mon attention sur son livre.

En somme, l'observation fine d'Aristote distinguant le trayon de la mamelle, menant à la reconnaissance de la dualité du tarissement et de l'obstruction n'a pas été reçue au mieux, et il faut débarrasser "aveugler" de ses guillemets pour le remplacer par obstruer, ce qui rapproche les deux auteurs grecs et désigne la version de Plinie (si ce n'est sa traduction) comme fourvoyée - ou bien il y a une chèvre latine différente de la chèvre grecque, et ceci mérite de s'y arrêter.

J'ai oublié de parler des appendices du cou des chèvres, que je rétablis *in extremis* avec plaisir dans cette ultime nuit d'août 2016: toute chèvre a ces organites, qui font un critère distinctif de plus d'avec les ovins, mais leur réception culturelle change du tout au tout entre les deux traditions. Dans la zone italique, ils sont distingués, commentés par les agronomes latins, par exemple, jusqu'à nos jours, et déjà marqués sur la chimère étrusque de Florence (laquelle portait un denture rapportée, comme en témoignent des tenons de fixation dans la gueule), alors qu'ils n'apparaissent pas dans la tradition grecque. Or, ces organites géminés prennent place, en contrepoint, dans le chiasme caprin, en étant en correspondance avec les deux trayons: ils permettent d'énoncer qu'à l'avant et à l'arrière, la chèvre *duas habet et bene pendentis*. Ce qui fait trois pièces à l'avant, avec la barbiche. Il ne reste plus qu'à anthropomorphiser - *i.e.* gynécomorphiser - selon l'application du tableau de Magritte pour en arriver aux yeux, la chèvre étant prise comme un personnage. Voir dans Plinie s'il n'y aurait pas des éléments-traces de cela, que n'aurait pas Aristote.

L'idée même d'œil de la chèvre recèle quelque chose de génial, qui a connu comme deux retentissements globuleux la pierre *ægophtalme*, dont nous ne saurons malheureusement pas la couleur, et l'*ægagropile*, tous deux tirés des profondeurs, de la terre et des entrailles.

Dans cet œil viennent loger, jusque dans la chambre antérieure, entre la vitre de la cornée et l'iris, de petits vers parasites vermiformes faisant comme de tout petits serpents blancs, des filaments (1) rappelant certains aspects du lait dans sa transformation fromagère, et les anguillules. Ce n'est pas très spécifique de la chèvre, mais il y a là une connexion forte avec les serpents, qui sont la tarte à la crème de la galactophagie irréelle des animaux entre eux. Une loi principale de ces ophidiens est que plus ils sont loin, plus ils sont gros; couleuvre avale un œuf ici, boa un bœuf là-bas. Je laisse ces visions macrocosmiques, et voudrais inviter au contraire à entrer dans le microcosme du globe oculaire, où les Anciens ont placé, avec κόρη *koré* et *pupilla* pupille (2), une image de jeune fille toute petite et renversée.

La seule façon, la moins désespérée de trouver un sens à *ægophtalme* est de penser à la réflexion qui se produit sur le tapis choroïdien lorsqu'on entre dans un lieu sombre où se tient un caprin tournant son regard vers le visiteur. (3) Il y a très peu d'autres désignations matérielles ayant -ophtalme au second terme, comme lycophthalme (sic, Plinie XXXVII 72 = 187), mais il s'agit de pierres précieuses, et la chèvre tient bon rang dans ce petit bestiaire lapidaire grec.

Il serait beau de pouvoir pousser plus loin dans ce cheminement qui semble s'arrêter à l'approche de la

---

1) Nématodes; némathelminthes, *néma* désignant le fil en grec.

2) En ophtalmologie, le terme anisocorie signifie que les deux pupilles ne sont pas de même diamètre.

3) J'ai vu en Berry un bouc gardé dans une étable obscure, attaché à la chaîne en permanence, comme depuis sa naissance, soit dit en pensant à Platon. La chaîne avait fini par s'incruster dans le dessus de l'encolure; il a fallu le bistouri pour la débrider.

caverne platonicienne, et ce nom composé d'œil et de chèvre qui fait un peu bijou va permettre de revenir au commencement pour un nouveau départ. Il s'agissait de la dissection de *caprimulgus*. Il a été parlé de la chèvre, de la mulson, des verbes *mulgere* et *emulgere*; il n'a peut-être pas été assez indiqué que l'oiseau, dans ces termes, apparaissait plus comme la métaphore du chevrier que du chevreau de lait, et il reste à dire que *mulgus* n'existe pas, du moins quand on le cherche au dictionnaire. Il ne s'y trouve qu'en composition, et dans *caprimulgus* seulement. Il y est comme scellé, et comme inféodé à la chèvre. Sans aller jusqu'à dire que son nom est insécable, il faut tout de même reconnaître qu'il est fait de deux parties qui ont peine à se quitter. Une conséquence pratique fâcheuse est que l'on ne peut chercher directement la traduction de *mulgus* dans les autres langues.

Une défection semblable se rencontre avec l'absence d'un verbe \*laiter qui lui aussi ne se trouve qu'en composition (allaiter) dans notre langue, ce qui coupe court à la recherche de ses correspondants étrangers, à commencer par le grec. J'ai de famille le dictionnaire français-grec d'Alexandre, Planche et Defauconpret dans son édition de 1875, qui m'est bien utile, mais qui fait un peu antiquaille. J'ai relevé à allaiter τιθηνώω, et à téter θηλάζω, avec, à ce terme, l'adjonction suivante: "Donner à teter, *allaiter*, θηλάζω". Cela donne un deuxième verbe pour allaiter et fait savoir qu'il est à double sens, qu'il joue sur les deux versants de la transmission lactée. Mais n'ayant pas \*laiter présent à l'esprit, l'idée de regarder de ce côté en grec ne m'est pas venue. Je savais bien que le lait était γάλα, mais qu'il y ait eu un verbe sur ce thème m'était étranger. Simplement, on n'a pas idée de cela en français.

En creusant le sujet, j'ai rencontré deux autres verbes, μύζω pour "sucrer, téter" (en rapport avec μύζω "serrer les lèvres, sucer"), et θάομαι pour "sucrer, traire", homonyme de "regarder, contempler".

Récemment, Irène Papaikononou m'a faire connaître le *Lexique français-grec* de Feuillet. Pour allaiter, il donne aussi θηλάζω et m'a apporté τιθύω qui est bien au Bailly, dans un "coin des nourrices" où j'ai trouvé τιθολαβέω "prendre le sein" et même le bout du sein (τιθός), ce qui est bien indicatif de la tétée.

C'est tout ce qui m'est venu des dictionnaires de thème français-grec. Voici comment γαλακτίζω s'est ajouté.

Je fais parfois l'exercice mental de recruter des verbes qui marquent en soi l'enlèvement, comme plumer (un poulet), ou l'apport, comme pailler (une borne fontaine pour qu'elle ne gèle pas, les fraisiers pour que les fraises ne prennent pas la terre, ce qui a donné *strawberry* en anglais).

La seconde catégorie est généreusement servie par la cuisine, où beurrer, huiler, vinaigrer, saler, sucrer, poivrer sont d'usage courant et bien senti. Dans le domaine des produits laitiers, les trouvailles se font rares: à beurrer pourrait faire suite "crémer", mais il se dérobe en étant intransitif (le lait crème: il se couvre de crème), fromager n'existe pas en tant que verbe, mais est en puissance dans "gratiner", pour une certaine catégorie de fromage et au prix d'une transformation mécanique (râpé) et thermique

(passé au four) où il rejoint la chapelure. Dans cette série lactée, le constat principal est la carence d'un verbe \*laiter.

Il en va de même pour le vin: "viner" existe mais avec le sens inverse, de mettre dans le vin ou dans un moût de l'alcool par exemple. Et même chose pour l'eau, ce qui est plus surprenant encore. Au mieux, on dira "mouiller", ce qui, en cuisine, sous-entend "d'eau" quand n'est pas précisé "de bouillon"; et ce qui, en œnologie, contient le même sous-entendu hydrique, avec, moralement, une force explosive pour le mouillage, s'agissant de falsification, de fraude. Pourtant, il arrive bien qu'on verse du lait (dans la purée), qu'on mette du vin en sauce, qu'on allonge d'eau, mais "les mots pour le dire n'arrivent pas aisément", il semble qu'il n'est pas besoin d'attacher de verbes à ces substances.

Ainsi, le français est sans verbe \*laiter, de sorte que celui-ci est oublié par les auteurs français de dictionnaires du français vers des langues étrangères où l'équivalent existe et manque ainsi à être révélé. Tel était le cas d'Alexandre, Planche et Defauconpret pour γαλακτίζω. C'est aussi celui du Feuillet. Dans cette enquête, la recherche dans les dictionnaires est devenue quelque peu recherche sur les dictionnaires, rendue difficile par le fait que les bibliothèques même les universitaires les plus grandes ne reçoivent guère ceux de thème. Celles de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et de l'Institut historique allemand à Paris n'ont que la partie *deutsch-griechisches Wörterbuch* du Benseler, mais, heureusement, la seconde m'a fait connaître le Menge-Güthling de la série Langenscheidt (1963, 1ère éd. 1910), qui a apporté la contre-épreuve espérée: \*laiter existe en allemand avec *milchen* (redoublé par *milchend*), qui a le sens de donner du lait, d'en avoir en mamelle, et les entrées par γάλα ne sont pas oubliées. Cinq verbes l'ayant au premier terme sont présentés, dont quatre déjà cités ici, et un nouveau γαλακτιᾶν à l'infinitif, *milchen*, *viel Milch geben* que je n'ai pu trouver, à Paris au mois d'août, et qu'Irène Paikononou a puisé le 22 du dit mois dans le Liddell-Scott éd. 1996 de l'École française d'Athènes.

J'aimerais présenter l'épreuve inverse, parallèle au français, d'une langue privée comme la nôtre de \*laiter. L'italien pourrait apporter cette contre-épreuve puisqu'il n'a pas \*lattare, mais je n'ai pas encore réussi à trouver de dictionnaire de l'italien vers le grec pour vérifier s'il est déficient en entrées donnant sur γάλα. Les deux sœurs latines se sont sevrées de leur *alma mater*, qui avait *lactare*, aux deux sens d'avoir du lait, allaiter, et de téter, et non pas seulement à celui d'en donner.

Cette recherche sur le vocabulaire des substances est captivante et ne demande qu'à être étendue. Le français n'a pas de verbe pour l'eau, par exemple, alors qu'il suffit d'aller voir dans le premier dictionnaire venu si l'allemand a un *wassern* pour constater qu'il existe *wässern*. Pour le vin, un *weinen* rencontre le grave inconvénient d'un homonyme bien constitué, signifiant pleurer, dont pourrait se jouer l'italien avec le Lacryma Christi; son fin mot est que se trouvent ainsi désignées les larmes de sucre que laissent exsuder les grains de raisin à très grande maturité. L'anglais a jusqu'à un verbe *to egg* pour dorer, dans lequel il faut sans doute entendre l'emploi du jaune d'œuf en traitement de surface des viennoiseries à passer au four pour obtenir un beau doré. Ce sont des enduits dans l'un et

l'autre cas, rejoignant l'oindre de la série culinaire qui a été présentée.

Il faut revenir au grec et à l'oubli de verbes construits sur γάλα par des lexicographes n'ayant pas de verbe similaire dans leur langue. Pour éviter cet écueil, la solution était évidente, il suffisait d'ouvrir le dictionnaire grec à la page du lait; mais, encore plus précisément, cette évidence n'existait pas en abordant le sujet à partir du français. Je m'appesantis là-dessus parce qu'il en va de même de la queue de la chèvre pour la compréhension du lien avec l'engoulement, si révélatrice quand on a compris, et si hors de question avant qu'on comprenne, qui ferait dire à ceux qui sont en retard non pas "je ne vois pas", mais "je n'y crois pas". C'est dans l'aller-retour de la tête à la queue que les choses viennent à l'esprit, que la compréhension s'est installée, de même que c'est par le recours à des dictionnaires étrangers que la cécité mentale des lexicographes sans \*laiter a pu être reconnue et levée. Voir aussi, supra, l'effet bénéfique du retour de la traduction d'Élien à celle d'Aristote.

Une autre aventure lexicale à dictionnaires défectifs est venue avec le nom espagnol de l'engoulement, *chotacabras*. Elle a commencé dans le dictionnaire français-espagnol Larousse ordinaire de Garcia-Pelayo, Testas et Durand (1967), où le verbe *chotar* ne figure pas. Il a fallu tirer parti de ses satellites tels que *chotearse* (se ficher de, se payer la tête de), *chateo* (raillerie, moquerie), *chacoto* (plaisanterie), *choto* et *chota* (cabri, chevrette), relayés dans l'opprobre par *cabrito* "salopard". En l'absence de *chotar*, qui fait *chota* à la troisième personne du singulier, j'ai cru lire "chevrette".

Le grand dictionnaire de la même maison (2007) consulté ensuite reprend ces éléments, ne donne pas non plus le verbe *chotar* et apporte une indication de poids, surprenante par rapport au français: *chotacabras* peut être

féminin (ainsi que *portapaz* patène i.e. "porte-paix"; et *portabandera* porte-étendard est féminin), alors qu'en français, les composés faits d'un verbe d'action transitif au premier terme suivi de l'objet de l'action sont masculins.

Le dictionnaire étymologique du castillan de Corominas et Pascual donne *chotar*, de façon seconde comme dérivant de *choto*, *cabrito que mama*, avec extension à d'autres espèces. De la sorte, le verbe *chotar* qui signifie téter en parlant des animaux (par opposition à *mamar* pour les humains) est donné comme enraciné dans les caprins, dont les jeunes à la mamelle se trouvent désignés comme des tétards, et dont le lait est tenu *ipso facto* pour fondamental, ce qui réplique la situation grecque, où le lait est d'abord le lait de chèvre. Les auteurs de ce dictionnaire rejettent l'influence du supin du verbe latin tardif *suctiare*. Ils développent un modèle autochtone ne remontant pas très haut dans le temps et où la première partie du mot composé permet à l'oreille d'entendre le nom de la chevrette. (1)

Ils notent que ce même mot est une désignation du délateur, du mouchard, ce qui correspond chez nous à "mouton" en milieu carcéral, où il voisine avec "maton" (gardien, en argot de prison). L'emploi de la forme féminine *chota* tient sans doute de la déconsidération méprisante. On retrouve là le tempérament peu recommandable de l'engoulement.

Il est avant tout parasite et pour beaucoup décepteur. Cela dit, il ne participe pas du réel, c'est un être de raison, dont il s'agit de trouver les raisons d'être, ce qui est une tâche de l'anthropozoologie. En reprenant une phrase de Buffon à propos des histoires de grues et de pygmées (*Hist. nat.* XXII, 291), elle peut dire "Ces fables anciennes sont absurdes, dira-t-on, mais [nous sommes] accoutumés à trouver dans ces fables, des vérités cachées".

---

1) Ce mot français désigne aussi bien la jeune chèvre que la femelle du chevreuil. La langue de Cervantès assure la distinction en appelant la seconde corza. Il a été noté plus haut que l'engoulement ne s'intéressait pas à elle. Nommée *caprea* en latin, ne pourrait-elle, par *capri-*, suivre le sort de *capra* dans les autres langues latines et être prise dans le jeu de l'oiseau *caprimulgus*? Qu'elle ne soit concernée ni en espagnol ni dans les autres langues incite à penser que la cause n'est pas dans les termes, Alors que si elle tient dans la queue chez la chèvre, il n'y a plus de problème: le chevreuil, mâle ou femelle, n'en a pas.



<b>Grec</b> (allaitement τρέφειν, τρέφω; γάλακτοπιός)		<b>Grec moderne</b> (allaitement θηλάσσεια, θηλασπιός)		<b>Latin</b> (allaitement lactatio)		<b>Italien</b> (allaitement allattamento)	
<b>allaiter</b> γάλακτιζέω au passif τρέφω allaiter	<b>téter, sucer, traire</b> γάλακτιζέω: être blanc comme lait; téter τρέφω allaiter	<b>allaiter</b> θηλάζω allaiter	<b>téter, sucer, traire</b> θηλάζω téter	<b>allaiter</b> lactare avoir du lait, allaiter nourrir de son lait	<b>téter, sucer, traire</b> lactare téter	<b>allaiter</b> allattare allaiter	<b>téter, sucer, traire</b> succhiare sucer
τρέφω allaiter	τρέφω allaiter		βουζάενο téter	mammias praebere (+datif)			poppare téter poppa téton, tétine
θηλάζω donner à téter	τρέφω allaiter		απιμύζω au figuré	mammam dare	mammam sugere		mmungere traire
	τρέφω allaiter		απιμέγω traire	lactatio allaitement			sungere traire, épuiser, d'emulgere latin
	τρέφω allaiter			lactatio allaitement			mmungere (masc.) trayeur (manuel)
	τρέφω allaiter			lactatus allaité	suchtus tété, linrus sucé		mmungitrice (fém.) trayeuse (mécanique)
	τρέφω allaiter				sugere, lingere sucer		mmungitura traite, mulsion (a mano, meccanica)
	τρέφω allaiter				"sugere cum lacto erroneum" (dictou)		
	τρέφω allaiter				mulgere, mulctum ou mulsam traire		
	τρέφω allaiter				emulgere, emulsam traire		
<b>autres verbes sur γάλα (par ordre alphabétique):</b> γάλακτιάζω ne pas donner de lait / en donner beaucoup							
γάλακτοδοτέω donner du lait	γάλακτοδοτέω boire du lait						
γάλακτοπορέω nourrir de lait	γάλακτοπορέω se nourrir de laitage						
γάλακτοποιέω faire du lait, en parlant des nourrices							
γάλακτοπυέω porter du lait, en parlant de mamelles							
	άμέλω traire, άμελίζω action de traire (paronymie avec μέλω- de soigner, du som)						
<b>nourrice et nourrisson</b> τρέφειν, τρέφω, τρέθη	<b>nourrice et nourrisson</b> τροφιάνα, τροφοός νταντά nourου	<b>nourrice et nourrisson</b> τροφιάνα, τροφοός	<b>nourrice et nourrisson</b> βρέφος	<b>nourrice et nourrisson</b> nutrix (allaitante)	<b>nourrice et nourrisson</b> alumnus	<b>nourrice et nourrisson</b> nutria, balia	<b>nourrice et nourrisson</b> poppaite
τροφός, adj. τροφίμος actif	pass. τρώφω; θρέμμα			educator, nutritor son mari			

<b>Espagnol</b>		<b>Allemand</b>		<b>Anglais</b>	
(lait: leche, sans verbe associé) (allaitement lactancia)		(allaitement personnes Säuget. Stillen: ammaux Säugen, Tränken) (au biberon: Flaschenaufzucht)		(allaitement lactation, nursing, suckling (au sein), bottle-feeding (au biberon))	
<b>allaiter</b>	<b>téter, sucer, traire</b>	<b>allaiter</b>	<b>téter, sucer, traire</b>	<b>allaiter</b>	<b>téter, sucer, traire</b>
criar	chupar	milchen avoir, donner du lait	melken traire	to suckle	to suck
	tomar téter, toma tété		Melker (courant) trayeur, Melkerin (rare) trayeuse	to give suck to, to feed	
dar el pecho donner le sein	tomar el pecho, mamar	Nota: milch: vache laitière, au figuré aussi; milker: trayeur et vache laitière			
dar de mamar		säugen			
amamantar			[Lutschen] Lutscher tétine		
	ordenar traire	stillen (einen Säugling stillen allaiter/(calmer) un nourrisson)			
	ordenador, -a trayeur, -se	die Brust geben	die Brust nehmen		
	ordenadora trayeuse (mecanique)	(Tränke abreuvor; Trank boisson breuvage)			
			saufen boire (ammaux, ivrognes); Säufer ivrogne		
<b>nourrice et nourrisson</b>	<b>nourrice et nourrisson</b>	<b>nourrice et nourrisson</b>	<b>nourrice et nourrisson</b>	<b>nourrice et nourrisson</b>	<b>nourrice et nourrisson</b>
nodriza, ama de cria, de leche	nino de pecho, bebé	Amme	Säugling	nurse wet-nurse (versus city-)	infant, babe in arms, baby at the breast
niñera asistente maternelle		Pflegemutter, Zieh Mutter	Pflegekind		